

LE CANARD

MONTRÉAL, 22 FEVRIER 1879.

Lettre de l'autre Monde.

Du Céleste Séjour, 17 fév. 1879.

Mon Cher "Canard,"

Du haut du ciel, ma demeure dernière, je jette souvent, avec plaisir, les yeux sur ce cher pays du Canada qui m'a élu son patron. J'y aperçois, avec plaisir aussi, une foule de bonnes choses; mais hélas! le mal se glisse partout et le mal s'est glissé en Canada. J'ai donc pris le parti d'écrire ces quelques lignes à mes bons enfants du Canada, pour les avertir des maux qui les menacent et aussi pour me plaindre, à juste titre, d'une grave irrévérence commise à mon endroit.

En premier lieu, j'ai aperçu dernièrement certaines personnes qui appartiennent à des "Unions" placées sous mon vocable et qui ne se gênent point de contracter des dettes qu'elles ne paient aucunement. Au temps où je vivais sur la terre, quand un homme ne payait pas ses dettes, on saisissait sa femme, ses filles, ses meubles, son âne, et ses bœufs; on vendait le tout, et ce que la vente rapportait était divisé entre les créanciers. Aujourd'hui, le Canada est affligé d'une loi dite de banqueroute, en vertu de laquelle tout homme qui peut saisir la chance de faire des dettes, est sûr qu'il a des moyens légaux pour se dispenser de les payer, ou du moins de n'en payer qu'une minime et ridicule partie. Cette loi est inique. Il faut l'abolir.

J'apprends même, par une correspondance télégraphique qui vient de m'être adressée du Bureau des Tutelles, au Palais de Justice, en la bonne ville de Montréal, qu'une maison qui vendait des peaux d'animaux, en la même manière que d'autres en vendent les carcasses sous forme de côtelettes, de beefsteaks, etc., etc., j'apprends que cette maison vient de faire faillite et que, dans la dite faillite, je suis inscrit comme un des associés de MM. Thibault et Lanthier et, par suite, suis responsable d'un tiers de leur passif, moi qui n'ai jamais fait usage d'aucunes fourrures, soit pour en acheter, soit pour en vendre.

Je proteste énergiquement contre cette insinuation fautive et malveillante et si jamais aucun marchand, quel que soit son commerce: épicerie, mercerie, ferronnerie, quincaillerie, verrerie, pianos, librairie, bouteilles, bouchons, cruches, vins, liqueurs, ou autres substances ou articles, en usage chez les terrestres mortels, ose m'inscrire en société avec lui, il aura certainement affaire à moi. Cela soit dit une fois pour toutes.

J'aurais bien d'autres remontrances à faire à mes bons enfants du Canada.

Ce sera l'objet d'une prochaine lettre.

Par exemple, bien que le climat de leur pays soit très froid, je



A OTTAWA.

Jos.—Comment! tu passes ta journée à la maison en prenant soin des enfants.
BAPTISTE.—Que veux-tu, ma femme tiens absolument à singer la princesse Louise et à marcher ses huit milles tous les matins. C'est moi qui garde la maison pendant ses promenades.

trouve qu'ils boivent un peu trop.

Leurs avocats sont un peu menteurs.

Leurs notaires, trop exigeants.

Leurs médecins, charlatans parfois.

Plusieurs de leurs marchands ont des notions erronées sur la valeur des poids, des volumes, et des longueurs.

Leurs architectes sont quelquefois trop ignorants des lois de la pesanteur, ce qui fait que souvent les toits abattent les maisons, par leur trop grand poids.

Nombre de leurs chanteurs et violonistes jouent et chantent faux, ce qui nous agace beaucoup dans le Céleste Séjour où se trouve la réunion de toutes les harmonies.

Leurs peintres et photographes fabriquent des tableaux qui ne nous plaisent aucunement, chez nous où sont réunies tous les types de la beauté.

Leurs écrivains semblent très-mal élevés, sur le papier, bien que, dans la vie privée, plusieurs soient de gentils garçons.

Mais tout cela n'est rien comparé à la crise commerciale qui sévit dans ce beau pays. Ici, nous avons toute protection et toute prospérité. Mais tant que les affaires n'iront pas mieux en Canada, je refuse positivement d'entrer dans la société Thibault et Lanthier, ou dans aucune autre société commerciale.

St. JOSEPH.

Calino est un domestique de bonne maison et son maître lui a recommandé de toujours penser au bien-être des personnes qui viennent le voir.

Hier au soir Calino entre au salon avec un plateau de rafraîchissements chargé de douze verres, dont six vides.

—Pourquoi ces verres vides!

—Mais, monsieur, pour les personnes qui ne désirent pas boire.

AUX BORDS DU STYX.

DIALOGUE DES MORTS.

(SUITE.)

Le lendemain de la scène de désordre que nous avons raconté dans notre dernier numéro, Vadeboncœur, en se présentant comme membre de la presse, réussit à pénétrer dans les murs de la demeure de Pluton. Comme il n'avait pas de cicérone, il se guida le mieux qu'il put dans les sombres labyrinthes du Tartare. Il arriva à une station de cochers. Il demanda à un des chevaliers du fouet combien ça lui coûterait pour être conduit en voiture jusqu'à la cour de Minos et d'Eaque. Le cocher lui répondit qu'il n'avait pas de "tirif" ce jour-là à cause de l'affluence extraordinaire d'étrangers venus dans le Tartare pour assister à une fête donnée par Proserpine. Toutes les divinités d'Olympe et les demi-dieux y avaient été conviés. Diane seule refusa d'aller au bal, parce que l'aide-de-camp de Pluton, dans une circulaire adressée aux invités, avait signifié aux déesses qu'elles devaient porter des robes décolletées et sans traîne.

Le cocher, en quelques minutes, avait transporté Vadeboncœur jusqu'à la porte du Palais de Justice. L'audience de Minos, le magistrat de police, allait commencer. Tous les fainéants et les habitués des quais du Styx se pressaient dans l'enceinte étroite réservée aux spectateurs. Le grand cénétable s'égosillait depuis une demi-heure à crier "silence! silence!" et "descendez châtis, vous autres, lâches!" La Cour s'ouvrit et le greffier appela la cause de Caron, accusé d'assaut sur un constable dans l'exécution de son devoir. Le nocher avait pour se défendre l'ombre d'un avocat, qui prouva au tribunal qu'il n'y avait pas contre son client l'ombre d'une

cause. Les débats durèrent toute la journée et l'affaire fut prise en délibéré.

Vadeboncœur ne resta pas jusqu'à la fin des débats, parce que son cœur, barbouillé par l'atmosphère fétide de la salle, s'y refusa d'une manière péremptoire.

Il résolut d'aller respirer l'air sur le bord de la rivière et d'y rencontrer ses amis.

Arrivant sur les bords du Styx, il trouva un groupe d'ombres canadiennes qui causaient politique. Vadeboncœur se joignit au rassemblement et entra en conversation avec les canadiens, qui l'écoutaient avec le plus vif intérêt.

Ci commence le dialogue des morts:

CARTIER.—Tiens, te revoilà. Nous t'attendions tous avec impatience. Parle maintenant et dis-moi franchement ce que l'on pense de moi dans mon pays.

VADÉBONCŒUR.—On a dit bien moins de mal de toi après ta mort que lorsque tu étais vivant. Il n'y a rien d'étonnant en cela. Dans le Canada comme dans les autres pays, on attend toujours qu'un homme soit mort pour en dire du bien. Les bleus, encore aujourd'hui, ne jurent que par toi. Il y a même à Montréal un club qui porte ton nom. Tu es presque canonisé.

CARTIER.—On aurait dû faire cela de mon vivant, au lieu de me faire perdre mon élection en 1872.

VADÉBONCŒUR.—Je t'assure que tu as été bien regretté par les conservateurs. Ils respectent ta mémoire.

CARTIER.—Alors, je suppose que je dois avoir un beau mausolée dans le cimetière de la Côte des Neiges.

VADÉBONCŒUR.—Pas encore. Les temps sont durs. Les bleus ont été dans la dèche pendant cinq ans. Ils n'avaient pas assez de fonds pour élever des monuments à leurs morts lorsque l'argent leur manquait pour faire les élections des vivants.

CARTIER.—Qu'importe, je suis toujours content d'apprendre que les miens sont au pouvoir. Ils vont rendre le peuple heureux.

VADÉBONCŒUR.—Ne va pas si vite! Le peuple a une grosse dette à payer, dix-sept millions, ce n'est pas un petit somme.

CARTIER.—Dix-sept millions!! Ne viens donc pas m'achaler!! C'est impossible.

VADÉBONCŒUR.—Rien de plus vrai. C'est même un de tes anciens amis, Cartwright, qui nous a endettés comme ça.

CARTIER.—Pas possible. Cartwright serait-il devenu rouge et ministre de finances?

VADÉBONCŒUR.—Justement.

CARTIER.—Alors, dans ce cas, il l'a fait exprès pour les blaguer.

VADÉBONCŒUR.—Dans tous les cas, ça y est. C'est le Pacifique qui nous a calés.

CARTIER.—Le Pacifique. Comment, aura-t-on par hasard pris mon idée au sérieux.

VADÉBONCŒUR.—Comme de juste, on n'en a pas encore vu le bout. Les gens à MacKenzie ont fait de l'argent avec, aujourd'hui c'est au tour des amis de Sir John.